

Atelier Critique cinéma Novembre 2025

Ilian Lopes

Critique du film "Elephant" du réalisateur Gus Van Sant de 2003 :

Elephant, récompensé par la palme d'or en 2003 est réalisé par Gus Van Sant célèbre réalisateur indépendant dont les œuvres telles que *Will Hunting* sont reconnues du grand public et des passionnés.

Ce film n'est pas à prendre à légère car Gus Van Sant s'attaque à l'un des événements les plus marquants de ces dernières décennies : La tuerie de Columbine. Le pari est grandement remporté et les perspectives mises en scènes par différents spectateurs nous offre un regard nouveau et profond sur ce drame.

Ce long métrage arbore différents mécanismes pour renforcer l'immersion du spectateur, à commencer par les couleurs. Dès la scène d'introduction, nous sommes au cœur d'une allée d'arbres vêtus de leurs couronnes d'automne, le jaune, le rouge et l'orange sont intelligemment amenés par le réalisateur sans oublier le travail de la photographie. Je laisse de côté le bleu que nous approfondirons plus tard. La musique joue un rôle crucial, tout comme son cousin éloigné le silence. Le thème de la *Lettre à Elise* s'installe petit à petit jusqu'à être pleinement révélé et assumé par l'un des deux antagonistes du film ce qui peut sûrement vous surprendre : un tueur de masse jouant l'une des plus belles musiques de piano composée, traversant les époques. Cela est audacieux de la part du réalisateur de dévoiler la part de sensibilité de ces hommes tristement célèbres. Également la majeure partie de ce film laisse planer de lourds silences laissant raisonner la fatalité à venir que l'on sait inévitable mais également pour accentuer le quotidien des lycéens que ce soit par le clic de l'appareil photo ou le frottement des livres rangés par Michelle. N'avez-vous pas ressenti ce silence presque infini lorsque les étudiants traversent les couloirs tout au long de ce film ? Une ambiance et une fatalité morbides faisant écho au couloir de la mort également emprunté par ces jeunes délinquants...

Chaque élément est minutieusement travaillé. En effet, la première partie du film avant la deuxième centrée sur l'avènement du massacre, est présentée pour entretenir une attache du spectateur à l'égard des personnages, ce ne sont pas des étrangers, il nous est impossible de rester indifférent et cela avec la brillante idée d'afficher le nom de ceux qui plus tard, connaissons un destin tragique.

L'attention portée par Gus Van Sant sur l'introduction des personnages et scènes sont remarquables. Dans la continuité des plans portant sur les arbres la caméra s'abaisse peu à peu pour afficher un véhicule titubant, éclatant un rétro et manquant d'écraser un cycliste, cela ancre le ton de l'œuvre dans un contexte catastrophique. Subséquemment, un personnage entre en scène, un jeune homme aux côtés de son père qui sous ses ordres le remplace comme conducteur du véhicule et demande d'attendre au lycée pour décuver. Détail subtil mais important, le réalisateur nous fait comprendre ici que les adultes ne sont pas de la partie, critiquant par la même occasion le rôle des parents, délaissant l'éducation de leur enfant. En effet, en aucun cas les parents des adolescents perturbés, autour du massacre n'apparaissent à l'écran.

Concernant ce premier personnage, il s'inscrit totalement dans un cadre révolutionnaire, la tenue et les cheveux longs et blonds faisant écho au célèbre chanteur Kurt Cobain de Nirvana, représentant du rock grunge, symbole de révolte chez la jeunesse des années 90. Son tee-shirt, quant à lui, d'un jaune éclatant brodé d'un taureau / espagnol, pays marqué par la révolution notamment face au dictateur Franco. Ce personnage est intéressant car il semble annoncer une certaine importance dans la suite du film mais à l'instar de ses camarades il se retrouve face aux horreurs sans pouvoir faire la moindre actions (« n'entrez pas dans le bâtiment » criait-il sans être écouté).

Se retrouve également sans défense (contrairement à l'éléphant) un autre lycéen, portant un pull rouge vif annonciateur d'un évènement dangereux et triste ironie du sort, il est écrit « lifeguard » alors qu'il n'a pu sauver personne, même pas sa copine. C'est avec sa présence qu'apparaît pour la première fois un bleu envahissant occupant presque la totalité de la photographie à de nombreuses reprises. En effet, lors d'un grand plan-séquence, il monte les escaliers dans ce bleu prédominant, symbole d'égarement psychique comme naufragé dans un océan sans île en vue. Ce bleu troublant est utilisé à de maintes reprises dans le monde du cinéma dans des œuvres telles que *Melancholia* représentant la perte de sens de la dépression dans *Blue Velvet* de David Lynch pour accompagner les troubles des personnages et bien d'autres encore.

Dans l'introduction des personnages la mise en scène d'activités presque banales est intéressante. En passant du photographe passionné aux débats portés sur la sensibilité jusqu'aux discussions enfantines des trois filles, nous sommes totalement imprégnés par leurs quotidiens. Cela renforce leur humanité « ils ne méritent pas leur sort » veut nous dire le réalisateur par ces images. Certains énoncent même des projets à venir pour renforcer le côté dramatique (4x4).

Suite à cela, est introduit l'un des deux terroristes, si classiquement que l'on ne comprend pas encore que c'est lui. Ici, Gus Van Sant aborde un thème crucial dans cette histoire, celui du harcèlement car il est au fond de la classe sous l'éboulement de boulettes de papier. Thème également présenté sous le personnage de Michelle qui, affichant pourtant des couleurs rouges vives, n'a jamais choisi d'être une menace et se venger. Après cette scène, il se retrouve dans des toilettes où cette fois-ci, le réalisateur choisit d'afficher un vert toxique, miroir des pensées et du mal être qui le ronge. Accompagnés subtilement de bruits pesants et dérangeants pour illustrer la tension.

En effet, l'un des thématiques illustrées est celle de trouver sa place parmi les autres. Là où Michelle avance littéralement dans la direction opposée de ces camarades de sports pour se retrouver dans un gymnase immense, seule et où parmi les trois jeunes filles, l'une d'elle tente de s'affirmer mais est ramenée par une autre pour rentrer dans le moule, le terroriste adolescent lui, n'a pas trouvé sa place et a choisi de ne pas rentrer dans le moule. Malheureusement, il exprime cela en allant totalement à l'encontre du monde pour l'assassiner. Effectivement, les trois filles et leurs discussion tarantinesques (j'émet là un parallèle avec les discussions pimentées des trois héroïnes du *Boulevard de la mort*) ont choisi de ressembler aux autres par peur du rejet du monde. Cela même jusqu'à l'extrême en se faisant vomir pour voir une morphologie « convenable » à leurs yeux.

Dans la seconde partie du long-métrage, le réalisateur se concentre sur les drames et leurs antagonistes. On est immergé dans l'intimité du jeune criminel déjà présenté dans sa chambre où l'on peut apercevoir un éléphant. Il joue la merveilleuse musique, thème du film, et en opposition apparaît dans cette sensibilité le second terroriste jouant aux jeux vidéo RPG. La violence concrète est introduite et cela expose le débat sur la place de la violence dans les jeux vidéo et la réalité. Mais qui est fautif, le couteau ou la main qui le tend ? Une autre critique peut être émise sur la facilité qu'ont ces jeunes à obtenir un tel attirail. Comment cela a pu se passer, n'est-ce pas là l'une des fautes dans ce carnage ?

Puis tout d'un coup, un silence... pour annoncer le calme (déjà illustré) avant la tempête. Je précise également deux points. Les deux antagonistes, lors de leur homosexualité révélée, fait écho à l'un des débats au début du film. On peut reconnaître un homosexuel car il porte du rose dans la rue soi-disant. Clin d'œil subtil car ceux-ci sont comme fondus dans la foule dans un premier temps puis vêtus de tenues militaires dans un second temps. Également repose la question de ce second terroriste, il n'a pas été présenté et renvoi la volonté de violence, presque comme un alter égo démoniaque. Le hasard fait bien les choses, il porte la même coupe et tenue que l'alter égo malfaisant du rappeur Eminem : Slim Shady.

Ensuite arrive l'échéance du massacre aussi long que violent et le film s'arrête dans la vulnérabilité cruelle des adolescents avec un retour sur le calme des nuages. Avec tous ces éléments, le réalisateur peut fièrement porter sa palme d'or.